

Le jeune Saint-John Perse fait la rencontre de Rabindranath Tagore

Michael Tilby

La visite que fit le futur Saint-John Perse à Tagore, à Londres en octobre 1912, et qui après maintes vicissitudes mena à la traduction par André Gide du célèbre *Gitanjali*, fait indiscutablement partie de l'histoire littéraire du début du siècle¹. Elle fut rappelée par Perse lui-même au cours de son *Hommage à la mémoire de Rabindranath Tagore*². Mais à l'aide de quelques documents inédits, il nous est possible aujourd'hui de nous représenter plus fidèlement cette entrevue et ensuite d'apprécier comment Alexis Leger s'y prit pour persuader Tagore que c'était à Gide qu'on devait confier la traduction française de ses poèmes qui, l'année suivante, allaient lui valoir le Prix Nobel³.

On sait que le jeune Leger arriva chez Tagore dans le quartier de South Kensington muni d'une lettre d'introduction que lui avait fournie le mandataire de celui-ci, Arthur Fox Strangways⁴. Cet ancien professeur de collège devenu critique musical du *Times* était sur le point de se faire, avec *The Music of Hindostan*, une importante réputation, en tant que spécialiste de musique de l'Inde. Il figurait aussi parmi les membres fondateurs de la India Society, sous l'égide de laquelle parut la première édition du *Gitanjali*. Comme Leger apprendra à Gide l'année d'après, Fox Strangways et lui se sont connus musiciens : le critique du *Times* avait, précisa-t-il, *un bon piano et un petit clavicorde français*⁵. La lettre de Fox Strangways témoigne que le poète des *Eloges* avait fait bonne impression sur le critique, son aîné de presque trente ans, celui-ci approuvant les connaissances solides dont Leger fit preuve dans le domaine de la musique :

3, King's Bench Walk South,
Temple, E.C.
14.10.12

Dear Mr Tagore,

May I introduce to you Mr St Leger, a Frenchman whose acquaintance I have just made, and to whom I am very much drawn. He is interested, and a good deal more, in art of all kinds, and I am sure he is very sound upon music, which is the only thing I can judge. He would like to know you for the best reasons - not because he wants to talk about it afterwards, but because he knows the good when he sees or hears it.

Yours sincerely,

A.H. Fox Strangways

¹ Voir Michael Tilby, "Gide et Tagore" in Eric Marty et Patrick Pollard, *Gide et l'Angleterre, Actes du Colloque de Londres 1985*, Londres, Birkbeck College, 1986, p. 67-77 ; Mitsuru Suda, "Les deux séjours en Angleterre de Saint-John Perse avant la Première Guerre mondiale", *Hikaku Bungaku*, XXII, 1979, p. I-XXXIV ; et Roger Little, "Saint-John Perse and music", *French Studies*, juillet 1971, p. 305-313 (surtout les pages 310-311).

² Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Paris, 1972, p. 502-503.

³ Les trois documents que nous présentons ici proviennent des Archives Tagore à Santiniketan. Nous tenons à remercier très sincèrement M. le Directeur du Rabindra-Bhavana, le Lord Ilchester, M. Philippe Dormoy et la Fondation Saint-John Perse de nous autoriser à les reproduire.

⁴ Dans son précieux ouvrage *Imperfect Encounter, Letters of William Rothenstein and Rabindranath Tagore*, Cambridge, Mass., 1972, Mary M. Lago fait allusion (p. 124, note 4) à cette lettre d'introduction mais sans la citer.

⁵ *O.C.*, p. 785.

Le jour où Fox Strangways rendait ce service au jeune poète français, Leger, qui descendait à un hôtel dans le quartier voisin d'Earls Court⁶, écrit lui-même à l'objet de sa nouvelle admiration. De cette lettre nous apprenons les circonstances dans lesquelles il avait pris connaissance des poèmes de Tagore. S'il put par la suite lire le *Gitanjali* entier sur épreuves, ce fut sans doute grâce à Fox Strangways⁷ :

*Clifford Residential
Hotel,
3, Templeton Place,
S.W.
London
Octob. 14 XII.*

Monsieur,

At the end of a solitary stay in this town, where it was for me a very deep and secret joy to meet by chance, in a newspaper, with two poems quoted by the English poet Yeats, I have made this wish to know your poet's work in our time, and having read it on proofs one evening, to may serve it in great admiration in my country.

I do not know in what terms I may be introduced to you by M. Fox Strangway [sic] whom I have seen very little, I really do not know anybody in England except Joseph Conrad and the french names of my friends no more than my own could pretend in any thing to justify me here in writing this letter, if the only solitary emotion of admiring and this always sacred thing which is for us the first meeting with a work had not made me wish, in the simplest and highest way, to bow to you.

I should be happy, Monsieur, to do so before returning to Paris within a few days. I permit myself to pray you, will you be so very kind as to let me know at what time I might find you at home, from now to next Sunday ?

Yours respectfully

A. St Leger

A en juger par le témoignage qui figure dans son *Hommage* à Tagore, Leger aurait eu avec le poète bengali une conversation riche et satisfaisante à propos de la civilisation contemporaine, ainsi qu'au sujet d'éventuels traducteurs du *Gitanjali*. Pourtant l'anglais quelque peu baragouiné de cette lettre donnerait à croire qu'il y eût des difficultés d'ordre linguistique, Tagore ne possédant pas le français. Une longue lettre que Leger adressa au poète quelque temps après, et qui fut rédigée cette fois en sa langue maternelle, confirme amplement cette hypothèse :

Cher Monsieur,

*Je veux me souvenir encore du charmant accueil que vous réserviez à Londres, l'an dernier, au jeune homme étranger qui frappait à votre porte, avec un mot de Fox-Strangways, pour vous apporter l'hommage de son admiration solitaire. Vous ne sauriez imaginer combien j'ai souffert de ne pouvoir mieux m'acquitter, dans une langue étrangère. Mais depuis, (et je vous l'aurais écrit si j'avais su où vous atteindre), je n'ai cessé de m'acquitter, envers moi-même comme envers vous, en servant de mon mieux votre œuvre dans mon pays. Je rapportais en France le premier exemplaire du *Gitanjali*, longtemps écouté et médité, et je mis ma joie d'abord à lui gagner ici le petit nombre d'hommes qui valent entre tous, ceux qu'une élite reconnaît et salue. Il importe aujourd'hui que vous soyez révélé au grand public, et la personnalité du traducteur est essentielle, au même titre que son autorité. Edgar Poe a dû sa gloire en France au génie fraternel d'un Charles Beaudelaire [sic], son égal. Et ce miracle est rare, tout créateur devant d'abord son art à son œuvre personnelle, et c'est ainsi que l'œuvre de traduire échoit fatalement à des écrivains secondaires, à des artistes lamentables, désireux d'attacher leur nom d'impuissants à la gloire de l'auteur qu'ils trahissent. J'ai su par Fox-Strangways qu'il était déjà en pourparlers avec*

⁶ C'est de cet hôtel que Leger écrira à Gide le 23 octobre. Il semble être descendu auparavant chez ses amis les Bingham. Le 1^{er} septembre, Gide apprend à Valery Larbaud que la toute prochaine adresse de Leger à Londres sera la suivante : c/o Mrs Georgina Bingham, 28 Baron's Court Road, West Kensington (voir *Correspondance André Gide-Valery Larbaud 1905-1938, Cahiers André Gide*, n° 14, établie, annotée et présentée par Françoise Lioure, Paris, Gallimard, 1989, p. 152).

⁷ Rien n'indique qu'il fit la connaissance des autres membres du groupe qui assurait la publication du *Gitanjali* anglais : W. B. Yeats, William Rothenstein, Thomas Sturge Moore.

trois Français désireux de vous traduire, et je ne sais absolument pas de qui il s'agit, mais laissez-moi vous supplier, au nom de toute l'admiration et de tous les vœux que mes amis et moi attachons à votre œuvre incomparable, d'arrêter d'un mot tous pourparlers, car un homme dont nul n'eût pensé jamais qu'il pût se laisser distraire de son œuvre personnelle, l'écrivain français André Gide, a exprimé lui-même le vif désir de vous traduire, et ce que signifie une traduction de vos poèmes confiée à de telles mains, peut-être M. Fox-Strangways ni vous n'en pouvez-vous bien juger tout le prix. André Gide n'a pas seulement pour lui tout l'art infini et les divinations du poète, toute la haute conscience artistique et les ressources intuitives d'un des écrivains français de plus pure race actuellement vivants ; il a encore l'autorité d'un des maîtres les plus subtils que la jeunesse littéraire française admire. Son œuvre a eu déjà ses admirateurs en Angleterre, où elle a été honorée par Edmund Gosse, par Arthur Symons ; Joseph Conrad, Henry James sont aussi de ses amis. Enfin André Gide dirige ici une revue et une société d'éditions, La Nouvelle Revue Française, où s'alimente actuellement tout le mouvement de littérature française la plus authentique. C'est là que nous ont été révélés en France les noms Anglais de Coventry Patmore, de Francis Thompson.

C'est de Rome, il y a déjà plusieurs mois, qu'André Gide m'a exprimé pour la première fois son désir de publier une traduction du *Gitanjali* - traduction qu'il avait déjà commencée instinctivement pour lui-même, sur la première édition de l'*India Society* que je lui avais fait tenir. Depuis, il n'a cessé de me presser d'obtenir directement un mot de vous qui lui concédât le droit exclusif de traduction (au moins pour un temps). Mais je ne savais où vous écrire et je me suis maladroitement adressé à des amis qui avaient laissé l'Angleterre. C'est par la publication, à la *Westminster Gazette*, de votre 5^e lecture, *Truth and Paradox*, que j'ai appris votre retour à Londres.

Permettez-moi d'attendre de vous la lettre qui délivrera André Gide de son incertitude, et lui permettra de mener à bonne fin sa traduction. Son intention serait de la publier d'abord en revue, pour atteindre un plus grand nombre de lecteurs, puis aussitôt après en édition, aux conditions les plus avantageuses pour vous, car André Gide y apporte personnellement le plus complet désintéressement.

Voici ma mission terminée, que j'ai assumée de tout cœur et en toute confiance. Permettez-moi maintenant de vous dire quelle attentive pensée je garde à votre œuvre, et à vous-même, auprès de qui je me suis assis simplement, parmi ce bruit très vieux de l'âme humaine sur ses routes solitaires. Je vous salue encore sous votre toit

A.S. Leger

Alexis Saintleger Leger
176, Boulevard Malesherbes
Paris.
(Adresse d'André Gide :
Villa Montmorency - Paris)

Cette lettre, qui constitue un document précieux dans l'histoire controversée de la traduction du *Gitanjali*, n'est pas datée mais est sûrement à identifier avec celle dont il est question dans la lettre que Leger adressa à Gide, le 26 juillet 1913, ce qui revient à dire qu'elle fut composée, elle aussi, ce jour là⁸. Les arguments qu'elle renferme seraient donc ceux qui l'emportaient sur les hésitations de Tagore et de son entourage, séduits comme ils l'étaient sans doute par le fait qu'un autre traducteur (Jean de Rosen ?) leur avait déjà soumis sa version du recueil entier. En d'autres termes, c'est la lettre dont l'effet permettra à Leger de dire à Gide peu de temps après : *je n'ai jamais douté qu'en atteignant Tagore lui-même on pût tout repêcher en votre faveur*. On y constate non seulement que Leger plaide éloquemment la cause du futur traducteur de l'*Offrande lyrique*, mais qu'il le fait à renfort précisément de l'un des exemples qu'il prétend sans prise sur le moins littéraire Fox Strangways : celui de Baudelaire, traducteur de Poe. (Le rapprochement devait faire fortune, car c'est la comparaison flatteuse dont William

⁸ OC, p. 784.

Rothenstein se sert, lorsque dans une lettre à Tagore, il loue la qualité des traductions de Gide)⁹.

Il faut relever aussi le fait que Leger prétend avoir ignoré pendant longtemps l'adresse de Tagore - peu après leur entretien à South Kensington, le poète bengali fit voile pour les États-Unis, d'où il ne revint à Londres qu'en avril 1913 - , et qu'il s'était adressé à des amis qui à son insu ne se trouvaient plus en Angleterre. Dans sa lettre à Gide du même jour, il nomme précisément William Hornell, qui, venait-il d'apprendre, était parti pour l'Inde il y avait trois mois. Nous avons ici la preuve que le futur diplomate n'était nullement un lecteur avide de la presse anglaise de l'époque, car la nomination de Hornell comme directeur de l'instruction publique au Bengale provoqua des réclamations indignées début 1913. Selon la notice nécrologique qui parut dans le *Times* :

*The British-owned Press in Calcutta condemned the decision day after day. In Parliament the supersession of James [le directeur par intérim] was criticized by Lord Amthill and Mr Bonar Law, and in the columns of The Times by Sir Alfred Croft, an eminent ex-director*¹⁰

Toujours est-il que Hornell avait rempli lui-même pendant trois ans la fonction de directeur adjoint. Il connaissait bien le Bengale et à l'époque où Leger se trouvait à Londres, assumait un rôle primordial dans les affaires de la nouvelle India Society¹¹. On s'est demandé comme Leger avait fait la connaissance de Fox Strangways¹². Il nous semble très probable que ce fut par l'intermédiaire de Hornell. Reste à savoir comment il entra en contact avec celui-ci.

Aucune autre lettre de Saint-John Perse n'est conservée aux archives Tagore à Santiniketan. Tout favorise l'hypothèse que les rapports entre les deux poètes cessèrent avec la lettre du 26 juillet 1913.

Michael Tilby
Selwyn College, Cambridge

⁹ Voir *Imperfect Encounter*, *op. cit.*, p. 142. Dans son *Hommage* à Tagore, Perse, à presque cinquante ans de distance, reprendra les exemples de Baudelaire et de Nerval (traducteur de Goethe).

¹⁰ Le 25 septembre 1950.

¹¹ Voir *Imperfect Encounter*, *op. cit.*, p. 40.

¹² R. Little, *op. cit.*, p. 311.